



La revue du haïku



N° 31 – Mars 2012

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Si tu étais un fruit, si tu étais un livre, si tu étais un kigo

(un clin d'œil à Francis TUGAYE)

SOMMAIRE

Un mot pour commencer	2
Haikus et Senryus (1)	3
Meguro International Haiku Circle/ Kukai	7
3 Poètes croates	9
Haibun	11
Tomas Tranströmer au Japon	14
Haikus et Senryus (2)	18
Naissance d'un haïga	23
.... Et un mot pour finir	

Ploc; la revue du haïku
Numéro réalisé par Sam Cannarozzi

Un mot pour commencer -

Si vous êtes abonné ou un lecteur de *Plocj la revue du haïku*, vous savez que Francis Tugayé a fait un très grand travail sur les mots de saison, utilisés traditionnellement dans des haïku. Alors j'avais envie pour ce *Plocj* n° 31 de continuer un peu sur ce thème

On peut entendre pendant certains entretiens avec des personnalités, le présentateur qui demande à l'invité de se définir de différentes manières - Parfois on part sur le sérieux, et parfois sur une toute autre voie, en demandant par exemple si la personne était une fleur, ce serait laquelle?

Pour ce présent numéro de *Plocj* j'ai proposé comme idée, que chaque participant choisisse un 'kigo', un mot de saison ou qui suggère une saison, et se définisse par rapport à ce choix.

Exemple:

au fond de ma poche
je tiens l'hiver par la main
mes doigts sont givrés

Le résultat s'est avéré forcément très subjectif voire très personnel.
A vous d'apprécier alors des haïkus proposés ici

HAIKUS & SENRYUS (1)

Tendresse saisonnière
Bataille de boules de neige
Souvenir d'enfance

Annick CHEYLUS

Cœur en reverdie
Un parfum de primevères
au jardin-miroir

Mois des flamboyants
Sur cette île sans saison
moi fleurs rouges au cœur

Martine Morillon-Carreau

Feuille morte
Portée par le vent,
Je me laisse guider

Kévin BRODA

Chaussée verglacée
Rouler au pas en lorgnant
le cul du chasse-neige

par ce froid d'hiver
peur de se brûler les doigts
avec un vin chaud

Nuit de Noël -
Sur mon sapin du salon
s'invitent les étoiles

Au fond de la nuit
Meurent les étoiles filantes
- Tombeau des lucioles

Minh-Triêt PHAM

première gelée
bientôt un panier de nèfles
à mon bras

Janine DEMANCE

amis de l'été
le crabe et moi ensablés
attendons la mer

Yvette REYNAUD

Farniente au soleil –
Le soir mon ombre s'allonge
à n'en plus finir.

Nicole GREMION

Ce mois-ci je lis...
mon village et tous ses toits
en pages de givre.

Odile LINARD

sous mon bonnet
emmitoufler l'hiver
la polaire, si douce

parmi mes cheveux
je sème le printemps
parfum floral

Brigitte BRIATTE

Pas âme qui vive
la neige rien que la neige
mon chat qui ronronne

(J'ai choisi l'hiver et la quiétude de la
neige, un besoin d'isolement, une solitude
rassurante par ce lien avec la vie, incarnée
par la présence de mon chat.)

Bruno ROBERT

Cerisiers en fleurs -
des dents de lait
dans ma main froide

Hélène DUC

me fringuer de fauve
citrouille et marron -
pour flamber avec l'automne

Jo(sette)PELLET

un rossignol
emportant le soleil
au-dessus des nuages

vent violent ...
un cygne revient au pays
pour finir son nid

Keith A. SIMMONDS

Retour du jardin –
prise au piège dans mes cheveux
une cigale.

Nicole GREMION

A grands pas, l'automne...
sous les jambes des nuages,
la pluie tombe au loin.

Matin de janvier,
ciel bleu après dix jours gris –
le pinson y croit.

Annick DANDEVILLE

Sous les marronniers
Thaïs traîne les pieds-àïe
bosse sur le front

J'ai écrit cet Haïku suite à une promenade avec notre petite fille Thaïs, âgée de 3 ans. Dans une allée proche de chez nous et bordée de marronniers, nous avons profité d'une belle journée d'automne pour aller ramasser des marrons. Le bruit des pieds traînés dans les feuilles plaisait particulièrement à Thaïs et nos pensées étaient vagabondes. Le calme du lieu était propice à la détente et à l'oubli d'un quotidien parfois trop présent. La chute du marron sur le front de notre petite fille a interrompu ce moment de délice, comme un retour à la réalité d'événements non prévus, éclipçant la poésie du lieu et du moment. Seul compte alors le retour à la maison.

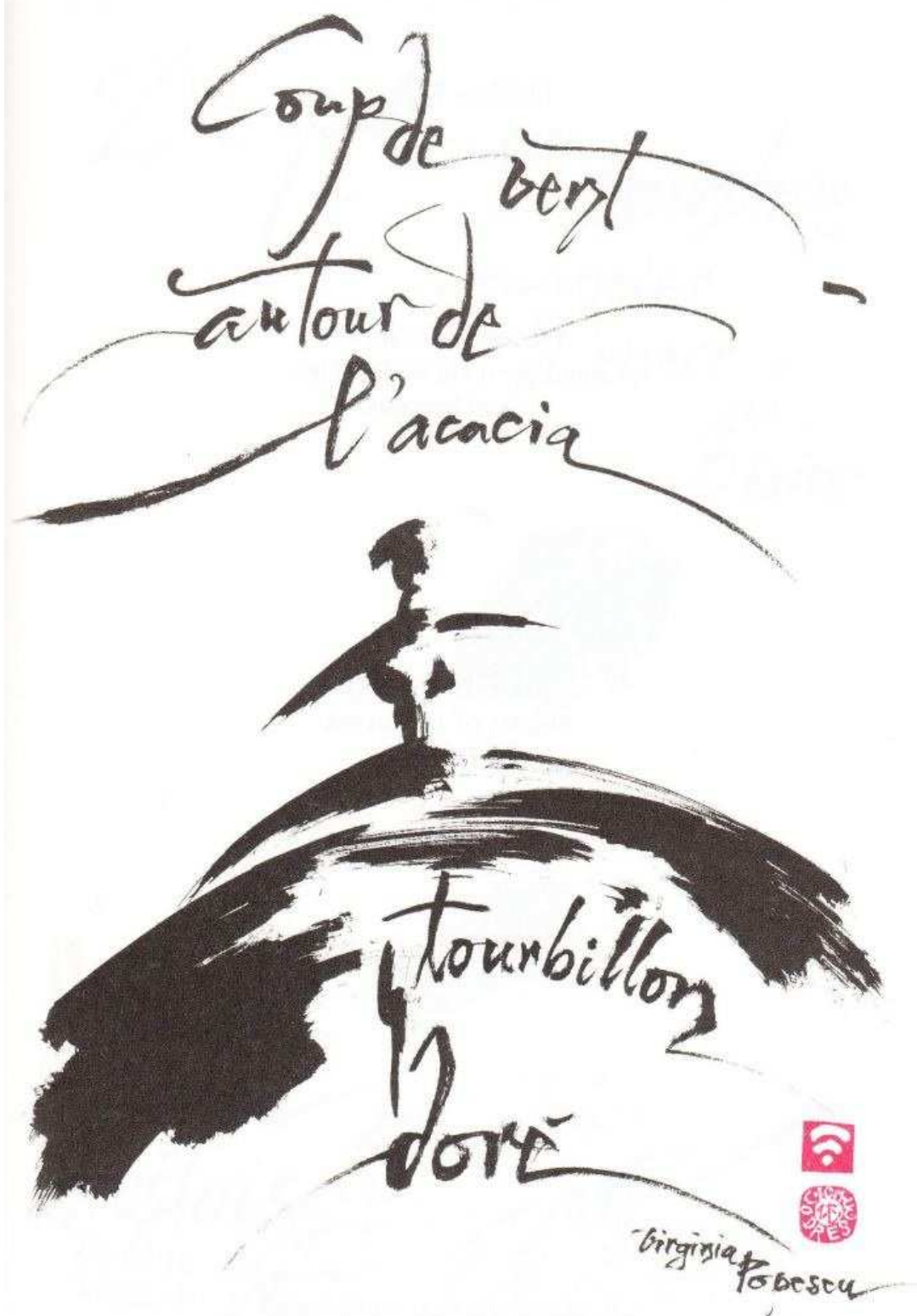
Haïku de la St Valentin :

Dans l'écrin fermé
ni or ni pierre précieuse
juste un cœur qui bat

Au chaud sous ma couette
fleurs de givre à ma fenêtre
j'admire l'artiste

Etoiles et fleurs
sur la vitre de ma chambre
de l'est vient le peintre

Didier Brière (Didou)



Meguro International Haiku Circle/ Kukai

Quelques haïkus sélectionnés et traduits (de l'anglais); déjà parus dans la Revue Meguro (Japan); extrait du "Kukai du mois de déc 2011 - février 2012 du Cercle International du Haïku/ Meguro" (Soumis par Yasuomi Koganei) - Moderator: Catherine Urquhart

exactement comme
des feuilles d'automne...
des rêves balayés

Vasile Moldovan (Roumanie)

- des vieux vêtements
besoin ou pas? besoin ou pas?
le soleil d'hiver se couche

Sachiko Kondo

des feuilles de ginkyo tombent
autour du feu rouge
y-a-t-il du strontium?*

Yasuomi Koganei

* référence à la radioactivité de Fukushima

de retour à la maison
citoyen du mode
sous le ciel bleu

Petri Kivikangas (Finlande/Tokyo)

une tasse de café chaud
un matin froid ---
je suis vraiment béni

Junko Saeki

sous le soleil d'hiver
un coup de vert, un coup de bleu
la collerette du canard

Tomislav Maretic (Croatie)

ramassant des feuilles ---
le parfum
de la nostalgie

Michiko Murai

stalactites de glace
si seulement
je pouvais avoir des défenses

Tenshi Sakai

si on me demande
"Pourquoi si pressé," je répondrais
le soleil s'enfonce

Shinya Ogata

à travers l'arbuste
un héron reluque un poisson
--- après-midi printanière

Hideo Ebihara

le soleil du Nouvel An
scintille dans l'œil du dragon
--- nuage sublime

Sugita Yuzu

la longue trace d'une haleine blanche
s'étale jusqu'à l'autel
la veille du Nouvel An

Momo Nishimura

vieux hommes et vieilles femmes
n'arrivent pas à déneiger leurs toits
où sont leurs enfants?

Junko Saeki

temps clément -
des yeux du bonhomme de neige
de vraies larmes

Vasile Moldovan (Roumanie)

à côté de sa tombe
nous trois
moineaux d'hiver

Ikken Ikemoto

3 Poètes croates

*Na kotacu
Prikolice pune drva
I promrzli macak*

Sur la route
Des charrettes chargées de bois
Et un matou grelottant

*Valentinovo
U poctarevu se nogu
Zaljubio jedan pas*

La Saint Valentin
Un chien amoureux
De la jambe du facteur

*Jesenji vjetar
ceta kicobran
iznad nace civice*

Vent automnal
Un parapluie se promène
Au-dessus de notre haie

*Skrojila zima
injavo ruho svakom
drvu po mjeri*

L'hiver a tissé
une étoffe de neige
pour chaque bûche sur mesure

*Jutarnja kava
Uz otvoren prozor vjetar
Lista novine*

Café matinal
La fenêtre ouverte le vent
feuillette un journal

*Od lampe do lampe
Lice vozaca camaraju
Sjene brisaca*

D'une lanterne à l'autre
Le visage du chauffeur que giflent
Les ombres des essuie-glace

Stjepan Rozic

*Valentinovo
Grle se sjene grana
jabuke i krucke*

la Saint Valentin
S'enlacent les ombres des branches
Du pommier et du poirier

*Prije kice
Na uzici za rublje
prikvacen oblak*

Avant la pluie
Sur la corde à linge
Un nuage épinglé

*Ah, ti vrapci!
Kraj terase u lokvi
Suhi list kadulje*

Ah ! ces moineaux
Dans une flaque près de la terrasse
une feuille de sauge sèche

*Prolječno jutro
Na laticama ruže
Ljencari rosa*

*Nestalo nebo!
Sva se bjelina
srucila na zemlju*

Matin printanier
Sur les pétales d'une rose
La rosée se paresse

Un ciel disparu
Toute la blancheur
tombée sur terre

*Jesenja vecer
Kica ulila glazbu
U oluke*

*Zimsko poslijepodne-
S crijepa susjedova krova
Otklizalo zalazeće sunce*

Soirée d'automne
La pluie verse sa mélodie
Dans les gouttières

Vera Primorac

Un après-midi hivernal
De la tuile d'une toiture voisine
S'est glissé un soleil couchant

Djurdja Vukelic - Rozic

*Prazna kuca
Nepozvani stanar vreba
S mrecom u kutu*

Une maison inhabitée
Un locataire non convié scrutant
Depuis son coin de toile

*Duboko u noc
Joc je samo pun mjesec
Budan*

Tard dans la nuit
Seule la pleine lune
Eveillée

HAIBUN

MON CHEMIN

de mes pieds entêtés
coller à même la terre,
pas après pas

Sous l'immense regard austère de la montagne, mon chemin serpente dans l'air bleu et la brise orangée. A fleur de caillou, à fleur de prairie, il suit son cours pour aller attraper la lumière du jour et parfois même le soleil. Il danse la beauté de l'escapade.

Je marche, seule.

Chemin de terre, chemin forestier, chemin de pierraille, chemin d'alpage, chemin de crête, chemin de neige. Je l'aime, quel qu'il soit.

Mes pas s'enflamment à sa poussière, s'égratignent à ses ronces, s'enfouissent dans ses hautes herbes ou se cognent à ses racines. Ils y chantent toujours.

Mon chemin de montagne me convie à l'infini, l'infini de tous les ailleurs. Il musarde au gré de noms qui me font rêver : « Le lièvre patineur », « L'asphodèle du disparu », « Chanteloup »,

« La cheminée du diable »... Je le rejoins dès son bain de rosée, quand les oiseaux poussent leurs premiers cris pour boire une gorgée de ciel frais.

tapant en sourdine
un pic qui tambourine –
forêt enchantée

J'y égrène quelques graminées, j'y sens le parfum des saisons et de quelques fleurs froissées. Je m'arrête devant l'allouchier et j'espère effleurer plus loin la mousse moelleuse qui verdit le long du ru.

si clair et si vif
le flot se faulant,
enivrant les prés

J'entends l'appel : « Viens, sens la puissance du sauvage, laisse-toi guider ! » Impossible de m'arrêter : cet appel me fait perdre la tête et le chemin devient mon maître, celui que je suis, disciple confiante. Me laisser prendre par les heures, sans rien précipiter.

Ivresse des sens, invite à atteindre le sommet, orée de l'aventure, plaisir de ne plus être là pour personne. A chaque fois, premier matin du monde où j'arpente patiemment entre ombre et lumière. Murmures, frémissements, ruissellements, mystères. Intime alliance entre chaque chemin - toujours différent du précédent - et la randonneuse qui vibre en moi.

La terre sonne sous mon pas cadencé et, peu à peu, l'herbe se fait plus rare, parmi

les rochers où je monte de carlines en colchiques, de moquettes de chevreuils en crottes de marmottes. Et quand le chemin se met à grimper, raide et nu, tout le paysage respire autrement : plus d'espace, plus de vide, dans le blanc du silence.

je ne vois que toi
aigle royal, ailes du ciel,
tournoie ! tournoie !

J'accorde alors mon souffle aux murmures de la gentiane et aux notes sèches des chocards, gardiens de vires qui longent les falaises.

dans les secrets des Hauts
balises jaunes, balises rouges,
parfois, un cairn

Chaussures hautes, bâtons ferrés, sac à dos ajusté. Il en est ainsi à chaque fois où le chemin me dit de venir frissonner avec lui en compagnie des feuillages des hêtres, des cônes des épicéas, puis des branches tordues et rampantes des pins à crochets qui freinent ma progression.

à vol d'oiseau
huit ou neuf cent mètres –
mais pour moi, tellement plus !

Le regard rivé au sol, je tente d'apercevoir un insecte aux teintes irisées, une pierre lustrée par le temps, une feuille alourdie par la pluie de la veille. J'évite une limace ou une vipère endormie. L'imprévu, de lacet en lacet.

Le chemin me fouette parfois de ses longues herbes souples, quand j'essaie de les piétiner de mes chaussures vagabondes. Peu m'importe. J'avance, ma joie me porte. Je butine l'air pur. Je jouis. Contact si sensuel lorsque je touche le sol. L'oreille au vent, le pied sans cesse qui retombe. Liberté !

La sente que je gravis, cette mémoire gravée dans la terre, me donne énergie et curiosité renouvelées à toute randonnée, dans le sentiment heureux de mon existence.

Riante de taches jaunes ou roses, bordée d'ombellifères argentées, ourlée de noirs taillis, ébouriffée de buissons taciturnes, empierrée de roches polies, glissant parmi vertes prairies ou obscures sapinières, mes semelles larges et épaisses y font des pas tranquilles, dirigés vers là-haut, vers le grand silence.

un paysage solitaire
jusqu'au plus fort vertige -
mes yeux, éblouis

Soudain, un tintement de sonnailles.

Soudain, quelques trilles d'un oiseau invisible.

Soudain, une nappe de brouillard. M'enlacer à la terre quand la montagne disparaît, réapparaît. Je ne m'affole pas : mon chemin guide vers ce qu'il connaît depuis toujours. C'est lui que l'insecte a frôlé, que le chevreuil a foulé, que les troupeaux

ont martelé.

Chemin rendu encore plus beau par la trace infime des bêtes. Trace silencieuse
compagne de ma marche.

Tout m'est présence. A chaque pas, le voyage. A chaque détour, la découverte.

Là, les embruns d'une cascade pour le plaisir de se rafraîchir ou de patauger dans
quelque flaque.

Ici, un allègre torrent à franchir de pierre en pierre, avant de retrouver la voie.

au pas de l'eau
le voyage d'une plume
au pas du vent

Ou encore, une forêt profonde, dense pessière aux senteurs humides, où je dois
marcher à couvert,

bien suivre le fil d'Ariane, appréhendant de m'égarer à chaque croisement.

Chemin de montagne, clair et léger ou sombre et grave, tu m'emmènes loin,
toujours plus loin.

Sous mes pieds, tu me fais sentir le monde. Tu me fais toucher le ciel, caresser
l'horizon. Et tu sais que je te suivrai à jamais, mon chemin des quatre saisons.

- Brigitte BRIATTE

Tomas Tranströmer au Japon

*de Kaj Falkman, poète suédois**

Pour une conférence de poètes de haïku à Kyoto, au début de Novembre, on m'avait demandé de parler du haïku en suédois, mais j'ai finalement voulu répondre aux questions concernant Tomas Tranströmer. Pour certains des 300 délégués, le nom de Tranströmer était familier avant qu'il ait reçu le prix Nobel de littérature, mais pour la plupart, il émergeait de l'inconnu avec ce prix.

A la question : pourquoi le haïku n'avait pas été mentionné dans la motivation du prix, j'ai fait référence à la présentation par l'Académie suédoise du travail de Tranströmer tendant peu à peu vers « une forme devenant plus courte et un niveau de concentration plus élevé ». Cette description générale s'applique au-delà de son haïku.

Plus tard, à Tokyo, quand je demandai à l'éditeur Kyuro Oda ce qui l'avait décidé à publier les haïkus de Tranströmer en japonais, il répondit : « Le langage visuel ! Quand j'ai découvert l'audace et l'innovation de Tranströmer dans le langage visuel à travers l'excellente traduction de Eiko Duke, je fus immédiatement ravi. » Oda expliqua que le haïku avait traversé plusieurs renouveaux successifs depuis la révolution poétique de Bashô au 17^e siècle, quand le premier verset, le hokku, dans une séquence de vers liés était devenu le haïku indépendant. Le haïku de Tranströmer impliquait un renouveau qui pourrait devenir familier à la poésie japonaise. « Beaucoup de vieilles écoles rejettent ses métaphores inattendues, car la métaphore est bannie du haïku. Mais c'est justement l'usage de la métaphore qui est la force de Tranströmer. » Selon Oda, Tranströmer use d'un langage extraordinairement visuel qui appartient davantage à la poésie moderne que le haïku traditionnel. Cela fait de lui un vrai moderne et un modèle potentiel pour les poètes japonais de haïku.

Oda insistait sur le fait que la métaphore est aussi une image. Elle renforce l'image initiale par une énergie supplémentaire. Ceci s'oppose à l'avis habituel prétendant qu'une métaphore divertit l'attention d'un point principal vers un moins important, affaiblissant le sujet. Le Japon débat couramment de l'avenir de la poésie et Oda pense que le travail de Tranströmer peut contribuer à la discussion.

Les mots de Tomas Tranströmer sont faciles à comprendre, mais ses phrases sont difficiles, beaucoup de participants à la conférence le pensaient. Un exemple en est la dernière ligne de son haïku le plus connu :

Les lignes à haute tension
s'étirent au royaume du froid
nord de toute musique.

Cette ligne est-elle une métaphore cachée ? Les notes de musique sont écrites sur des lignes qui rappellent les lignes électriques et servent le même but : la transmission d'une énergie recueillie. Les poèmes de Tranströmer semblent être inspirés par des observations détaillées conduisant à des associations inhabituelles qui, à la réflexion, peuvent révéler un réalisme subtil.

Le Professeur Tadashi Kondo, un des organisateurs de la conférence, se demandait si la proposition « nord de toute musique » n'était pas l'expression du froid et du silence qui affligèrent le poète après son hémorragie cérébrale, un silence qu'il ne

pouvait briser puisque sa capacité à parler était perdue.

Dans le haïku japonais, l'hiver est un symbole de nudité. La couverture naturelle a fané. Si l'on transfère cette image à l'homme, il peut apparaître que l'homme ne peut longtemps cacher sa vraie nature sous le maquillage et le déguisement. Est-ce une analogie que Tranströmer veut communiquer ? Une image si lugubre, soupira une femme japonaise. Non, objecta Kondo, sous la nudité de nouvelles forces créatives se rassemblent pour le printemps.

Ecoute bruire la pluie.
Je chuchote un secret pour
entrer en son centre.

Celui-ci pourrait être un japonais, remarqua le directeur d'un des 780 journaux de haïku japonais : les lignes verticales de la pluie, le chuchotement horizontal du poète. Cette image de haïku exprime un air de famille plutôt qu'une comparaison. Les lignes se croisent sans se toucher même si le poète tente de le faire avec son secret. Quel intérêt a la pluie pour les secrets sous le voile dense qui couvre la terre durant la période des pluies ?

Un couple de libellules
attaché l'un à l'autre
vient faisant vaciller le passé. ?

« Le haïku entier est-il une métaphore cachée ? » s'interrogeait une femme en kimono d'un certain âge. Est-ce que le couple attaché représente un couple lié heureusement par les années - attaché, non lié - et donc facile à détacher, si l'un le souhaitait. Une des « images translucides » que mentionnait l'Académie suédoise dans sa motivation.

Tranströmer utilise une autre méthode pour construire des images inattendues : l'anthropomorphisme, l'attribution de caractéristiques humaines aux animaux et à la nature. Cela, aussi, est étranger au haïku traditionnel, mais apparaît dans les travaux d'Issa (1763-1827), connu pour son attachement aux animaux. Tranströmer peut également écrire un « Syster snigel » (Soeur escargot), mais les images sont d'un intérêt plus grand quand elles demandent relecture et réflexion :

Un renne en plein soleil
Les mouches voltigent et cousent
son ombre au sol.

L'image devient claire quand vous réalisez que les mouches autour du corps du renne dans le soleil sont en train de projeter de façon animée les ombres sur le sol. Une femme au foyer d'Osaka loua la façon dont le haïku de Tranströmer pouvait changer le regard ; « bien que je voie les moustiques, pas les mouches. » Les arbres sont supérieurs à l'homme, écrit Tranströmer, car ils sont « plus hauts et vivent plus longtemps ». De ce point de vue, les arbres sont des individus semblables aux humains. Mais ils appartiennent à un groupe plus large, la forêt : « Une forêt qui pardonne tout mais n'oublie rien ». Cette phrase témoigne de l'affection et du respect que porte Tranströmer à la forêt. Son témoignage a une

résonance divine : seul Dieu peut tout pardonner, en n'oubliant rien.

Les Japonais seront surpris par cette image, disait Kondo. Les collines couvertes de forêt du pays sont préservées et bénies par des temples, tandis que les plaines sont civiles et surpeuplées. Dans le haïku japonais, il existe une dimension spirituelle de la nature entière qui devrait être sensible dans la description des événements sans faire appel aux attributs humains qui réduisent l'essence de la nature.

Tranströmer prête même des caractéristiques humaines aux objets : « La boîte aux lettres brille tranquillement, ce qui est écrit ne peut être repris ». Avec cette remarque pleine d'humour, celui qui a écrit une lettre semble réaliser la futilité du regret, car la lettre confiée à la boîte ne peut être récupérée. Mais il décrit la situation non pas de son propre point de vue de regret, mais du point de vue triomphant de la boîte aux lettres.

Tranströmer se sert d'une perspective inversée : sujet et objet change de place, obligeant l'esprit à adopter une vision inversée. Ceci surprend, et est généralement bien accepté par le lecteur.

Ce qui est fascinant chez Tranströmer, c'est l'aspect surréaliste, dit l'éditeur de haïku. « Soudain, il ouvre la porte sur un monde différent. Par le manga, les Japonais connaissent ce bond inattendu dans l'inconnu, mais nous n'osons pas en user dans le haïku ». En guise d'exemple, il mentionne « Minnena ser mig » (les souvenirs me voient). Ce qui est évoqué là n'est probablement pas seulement la mémoire en terme d'associations ou de rêve, mais comme le messager d'un monde parallèle. Nous, Japonais, avons grand besoin d'un monde secret parallèle, car notre monde réel est tellement régulé. »

Qu'ont en commun les haïkus de Tranströmer et les haïkus japonais ? Une réponse est l'absence d'Ego. Les Japonais disent souvent qu'un haïku est trop petit pour autoriser une chambre au poète. Ce qui doit être mis en lumière, c'est l'image intérieure du poète, pas le poète lui-même. Dans ses premiers poèmes, Tranströmer prenait la peine d'éviter le mot « Je ». Dans une phase ultérieure, il introduit l'Ego au début du poème, pour pouvoir le faire disparaître dans la suite du texte. « Fantastique de sentir mon poème croître / tandis que je rétrécis ». Le poème prend place et finalement le pousse dehors, l'envoyant hors du nid. Ainsi le poème est complet. Cette analyse intéresse les Japonais, dit le professeur Kondo, car la transition du personnel vers l'impersonnel dans le processus créatif est fondamentale dans la culture japonaise.

Dans le dernier haïku de Tranströmer, l'Ego fait retour, quelquefois déguisé en « il ». Mais en général, les images sont présentées comme des observations visuelles objectives, sans Ego.

Le haïku de Tranströmer et le haïku traditionnel japonais ont aussi en commun, naturellement, la forme : 17 syllabes réparties en 3 lignes de 5, 7 et 5 syllabes. Hors du Japon, cette forme traditionnelle a peu à peu cédé la place à une forme plus libre. Quand la Société de haïku suédoise organise des concours de haïku, les poèmes sont souvent répartis également entre les 5-7-5 et des formes plus libres qui dépassent cependant rarement les 17 syllabes. Le risque de compter les syllabes est que le poète devient davantage concerné par le nombre de syllabes que par la substance poétique du haïku.

Comment Tranströmer a-t-il découvert le haïku ? On m'a posé cette question à Kyoto et à Tokyo. J'ai rapporté ce que j'avais entendu : Tranströmer avait découvert le genre dans le premier livre de haïku suédois, qui proposait des traductions,

principalement des quatre maîtres : Bashô (1644-1694), Buson (1716-1784), Issa (1763-1827) et Shiki (1867-1902). Le titre du livre était : *Haïku. Courts poèmes lyriques japonais*, et les poèmes étaient présentés par Jan Vintilescu. La même année, 1959, de publication de ce livre, Tranströmer écrit ses premiers haïkus. Ils furent publiés plus tard en recueil, sous le titre *Fängelse (Prison)*, comprenant neuf haïkus photos (?) du centre de correction pour jeunes dans lequel Tranströmer travaillait comme psychologue. Même si tôt, il montre une sensibilité pour l'effet surprenant de l'image dans la troisième ligne :

Quand le fugitif fut repris
ses poches étaient remplies
de chanterelles dorées.

En 1996, onze de ses haïkus furent publiés dans son livre *La Gondole triste*, et 8 années plus tard, 45 haïkus dans *La grande énigme*.

L'explication la plus souvent proposée pour le retour de Tranströmer au haïku après presque 40 ans est son attaque, qui ne lui permit plus par la suite de travailler sur des textes longs.

La concentration dans le haïku est le résultat de la brièveté. Même à l'école, le Japonais apprennent à décrire des situations avec aussi peu de mots que possible. Délaisser le superflu de telle manière qu'il ne reste que des mots-clé devient un jeu, réalisé en caractères calligraphiques, qui réjouit beaucoup les enfants. Pour Tranströmer, le haïku est un puzzle créatif dont les pièces sont des expériences personnelles et des souvenirs mis ensemble pour produire une nouvelle image de la réalité.

Le seul poète japonais que Tranströmer cite dans ses poèmes est Shiki. Le Professeur Kondo pense que Tranströmer a davantage en commun avec Bashô qu'avec Shiki. Bashô enseignait que la survie d'un haïku dépendait de la présence d'une image concrète liée à une pensée représentée visuellement, et par exception abstraitement. C'est le même appel à la complexité que fait Tranströmer disant qu'il ne suffit pas qu'un poème décrive une situation avec des mots ; l'image doit être alimentée par l'énergie de la réflexion.

Tranströmer a dit qu'il voulait laisser aux lecteurs des explications de ses poèmes. Cette déférence envers les lecteurs est en accord avec le conseil de Bashô :

« Etudiez les maîtres mais ne cherchez pas à les imiter - cherchez plutôt ce qu'ils cherchaient. »

1. Sa prochaine publication, chez Atlantis : *Överraskningens poesi. Upplevelser av haiku (Poésie de la surprise. Expériences du haïku)* soumis et traduit par J. Antonini

HAIKUS & SENRYUS (2)

Dans mes bottillons
l'hiver a fourré son nez
mes petons sont froids

sur mes lèvres
l'été a déposé
un rouge baiser

Claudie CARATINI

chute d'une feuille –
mon visage se ride
dans le miroir du lac

brise marine -
le soleil se couche
dans mes yeux verts

Virginia POPESCU (Roumanie)

L'hortensia fané
parsemé de tâches brunes
ô mes mains aussi !

Marie-Alice MAIRE (Lisy)

Signes de l'automne -
Des feuilles sous mes chaussures
Cernes sous mes yeux.

Cédric LANDRI

les dernières roses
sous les premiers flocons
le froid entre en moi

revoilà les brumes
s'étirant le long des prés
je change de chaussures

maquillant mes yeux
d'un bleu similaire
aux brumes automnales

grillons stridulant
sur les fortifications
où périt mon grand-père

Maryse CHADAY

le vent sifflant
dans les trous de mes béquilles
- soutien musical

BIKKO

Sous mes chaussures
Boue collante de l'hiver
Je ne m'en sors pas

J'ai froid et j'ai peur
A cache-cache J'ai joué avec l'hiver
Il a gagné

/Reçu dans cette mise en page :

Sous mes chaussures
Boue collante de
l'hiver
Je ne m'en sors pas
J'ai froid et
j'ai peur
A cache-cache
J'ai joué avec
l'hiver
Il a gagné /

Reine BATAILLOU

ardent soleil –
les regarder s'agiter
en restant à l'ombre

Sei HAISEN

Mes joues rouges –
une feuille de cerisier
touchée de frimas

Les vagues de la mer –
une mouette se repose
sur un rochers

Maria TIRENESCU (Roumanie)

Premier givre –
je ramasse
la dernière rose

La nuit d'août –
je compte tous seule
les étoiles filantes

Letitzia Lucia IUBU (Roumanie)

Kigo printemps (lilas) :

la bouffée de lilas blanc !
par mon vasistas,
Pénétrant en douce

Kigo été (alouette-solstice) :

À ma collection de lampes,
l'alouette ajoute...
le solstice d'été.

Kigo hiver (neige) :

Silence absolu –
La neige et moi-même
rendons copie blanche.

Roland HALBERT

*/ Dédicace À M./**

Jour de l'an*

Comme les autres jours

*Je pense à toi

*

* Tu seras un soleil qui ne se couche pas, un soleil qui éclaire de
l'intérieur. La forêt s'illumine à chacun de tes gestes, mon amour dont
les yeux ouverts sur les tréfonds de l'être voient par-delà l'horizon et
embrassent le premier rayon.*

* _____ *

Faveur hivernale

J'adopte une étincelle

Nichée entre tes doigts

*

*

* La main sur la poitrine, tu deviendras, jusqu'à les oublier,//mes
propres pulsations.*

* _____ *

Coquelicot

Tache rouge

Dans le vert qui frissonne

* Je suis tombé amoureux d'un incompréhensible ciel bleu. J'ai chaviré dans cet inconnu, j'ai tout oublié, tout perdu, pour me réveiller sous le même ciel qui ne me faisait plus rien.*

*

*

* _____ *

Nuit de juin

Dors-tu en paix

Ma lointaine amoureuse

* Je la regarde, elle s'éclip**se. Mes yeux se trouble, je l'aime encore plus.*

* _____ *

Je ne dors pas

Je pense à toi

Lune d'été entre les monts

* Les nuits tissent leur toile où, araignée de l'aube, je m'agrippe à quelques souvenirs qui s'éloignent.*

**

* _____ *

Un éclair illumine

Ma rêverie vagabonde

Orage d'août

* Le ciel lèche la terre à coups de langue gourmande, il enfouit sa bouche entre tes cuisses d'asphalte, il bave sa jouissance contre la cicatrice du plaisir. Vagues, pluie, tempête, nuit. Le ciel écume et, sens dessus dessous, la terre s'épanche, elle aspire les nuages, elle les avale, les vomit en longs rugissements où la vie s'accouple à la mort.*

* Le sens de ces mots ? S'il me glisse entre les doigts, tu prodigueras couleurs et formes à ces grains qui tourbillonnent au fond de mes yeux.*

* _____ *

L'été s'en va
Au détour du chemin
Mon amour le suit

* Si tes yeux s'imprègnent de vie quand elle se donne, tu
moissonneras des brassées d'allégresse, mais tu ne l'apprendras que plus
tard, bien plus tard, la tête emplie d'autres lieux, d'autres gens, la
cœur vidé comme un baquet d'eau sale.*

* Pour l'instant, tu appartiens à la marche, au balancier des jambes,
au souffle des narines, de la bouche ; tu appartiens aux poumons qui
s'affolent, s'enivrent d'accueillir un air si généreux. Le bonheur
marche avec toi, en toi, toujours à tes côtés.*

**

* _____ *

Ces noisettes sauvages
Tu ne les croqueras pas
Ma trop lointaine amoureuse

*

*

* Dans l'épanouissement du don, c'est toujours l'autre qui parle en moi.*

**

* _____ *

Elle et moi
En silence
Sous l'orme défeuillé

* Pourquoi expliquer ces mots ? Les uns m'éblouissent, je les
découvre en pleine lumière ; d'autres dérobent à l'ombre des charmes que
j' imagine avec délectation.*

* Pourquoi expliquer ces mots ? J'y perdrais mon bonheur et le
mystère qui les abreuve.*

* _____ *

*Graines d'oubli
Nous restons
Allongés dans l'attente

*

Notre mort vient toujours à point. Festin pour l'humus qui frétille.

Marc BONETTO

Naissance d'un haïga

En ce jour d'octobre il faisait très beau. Un doux soleil brillait dans un ciel bleu intense, sans aucun nuage.

Depuis la fenêtre de mon balcon, j'admirais les couleurs de l'automne qui nimbaient les arbres alignés le long du trottoir.

Le soleil du midi déversait sa lumière et sa chaleur sur le parc devant ma maison, où des personnes âgées se reposaient sur les bancs.

De temps en temps, quelques feuilles dorées s'envolaient d'un acacia, planant légèrement en l'air, puis en de lentes rotations elles retombaient sur l'asphalte.

Je ne pouvais détacher mes yeux de ces feuilles d'acacia qui ressemblaient à des écailles dorées, sorties d'un conte de fées. Tout flottait dans une chaude lumière, couleur de miel.

Soudain, un coup de vent fit frissonner les arbres.

En une seconde, une pluie d'écailles dorées se mit à tournoyer autour de l'acacia en une danse vertigineuse.

Cela ne dura que quelques instants, mais ce tableau en mouvement s'imprima sur ma rétine et me laissa une image ineffaçable.

Je sentais que de la danse des feuilles d'acacia naîtrait quelque chose de beau, que l'émotion vécue avec tant d'intensité ne s'était pas perdue et qu'elle reviendrait un jour sous une autre forme. Combien de temps ce processus alchimique dura-t-il, ma mémoire provoquant cette image à sortir à la surface des eaux troubles de mon subconscient, c'est difficile à dire.

Un autre jour d'automne, regardant par la fenêtre du balcon le même acacia, alors dépourvu de ses feuilles, je lui fis don de la parure des mots, dans un moment d'inspiration :

coup de vent –
autour de l'acacia
tourbillon doré

Mais l'histoire de l'acacia aux feuilles dorées ne s'arrête pas ici...

Il y a plus d'une année, le poète et peintre Ion Codrescu lança un appel aux auteurs de haïku en vue de participer à la réalisation d'une anthologie de haïga.

L'idée me sourit et je donnai cours à l'invitation. Je m'inscrivis à ce projet, j'envoyai une dizaine de poèmes pour la sélection.

Je ne saurais dire pourquoi Ion Codrescu choisit justement ce haïku.

Peut-être l'artiste surprit-il ici les lignes de force, le mouvement qu'il désirait imprimer au dessin.

Voilà comment le temps, l'imagination, les yeux et les mains d'un artiste donnèrent vie à une journée d'octobre, un acacia et un tourbillon de feuilles dorées, sous la forme d'une ballerine surprise en plein élan dans sa danse.

- *Virginia POPESCU*
(*Roumanie*)

.... Et un mot pour finir

Le haïku pour moi est toujours une promenade sur la corde raide - entre objectivité et subjectivité; entre nature et société; entre dedans et dehors.

Tout en essayant de respecter cette forme poétique comme elle nous arrive du Japon, je pense que le poète moderne la transforme aussi à sa manière.

Ici, il a été question de kigo ou de saison. Mais il y a saison et saison. Pour le jeune Arthur Rimbaud il s'agissait d'une 'Saison en Enfer'. Et je pense que, dans toutes les contributions dans ce numéro de *Ploc*, les auteurs ont bien cherché à voir de quelle saison il était question pour eux.

En espérant pour vous lecteurs et lectrices, que la promenade a été agréable.

Sam Cannarozzi
Parcieux, Ain
début mars 2012